



HAL
open science

Iʿrāb... à théologie variable ?

Francesco Binaghi

► **To cite this version:**

Francesco Binaghi. Iʿrāb... à théologie variable ?. Arabica, 2021, 68 (4), pp.386-409. 10.1163/15700585-12341602 . halshs-04044555

HAL Id: halshs-04044555

<https://shs.hal.science/halshs-04044555>

Submitted on 24 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[p. 386] *Iʿrāb... à théologie variable ?**

Francesco Binaghi | ORCID: 0000-0003-4673-2349

Histoire des Théories Linguistiques, Université Sorbonne Nouvelle, CNRS, F-75005 Paris, France

francesco.binaghi@sorbonne-nouvelle.fr

Résumé

Dans le sillage des débats autour de l'*iʿrāb*, cet article s'intéresse aux positions de ces grammairiens qui, à l'intérieur même de la tradition grammaticale arabe, se sont explicitement opposés à la théorie de l'*iʿrāb*. En étudiant en particulier les propos de Quṭrub (m. 206/821), d'Ibn Ğinnī (m. 392/1002) et d'Ibn Maḍā' (m. 592/1196), il s'efforcera de montrer que les critiques de ces auteurs ne relèvent pas, au premier chef, de raisons linguistiques. L'article souligne comment l'*iʿrāb*, ayant pris une position centrale dans les théories grammaticales et dans les idées sur la langue arabe au point de devenir un vrai *credo*, peut finir par concurrencer des croyances d'ordre théologique et, lorsque les prémisses conceptuelles de son fonctionnement ne sont plus compatibles avec ces dernières, la théorie de l'*iʿrāb* est alors rejetée tant sur le plan théologique que grammatical.

Mots clés

Tradition grammaticale arabe, flexion désinentielle, *iʿrāb*, *ʿamal*, Quṭrub (m. 206/821), Ibn Ğinnī (m. 392/1002), Ibn Maḍā' (m. 592/1196), muʿtazilite, zāhirite, langage et théologie, idéologie linguistique

Abstract

* [p. 387] Une première version de cet article a été présentée dans le cadre du séminaire « Linguistique arabe et sémitique » de l'Université d'Aix-Marseille, lors de la séance du 23 novembre 2016 qui s'est tenue au sein de l'Institut de Recherches et d'Études sur le Monde Arabe et Musulman (IREMAM). Le séminaire, cette année-là, portait sur le thème « Désinences casuelles et modales dans les langues sémitiques : mythe ou réalité ». Sur ce thème, je signale l'ouvrage *Case and Mood Endings in Semitic Languages - Myth or Reality? — Désinences casuelles et modales dans les langues sémitiques - mythe ou réalité ?*, eds Lutz Edzard, Manuel Sartori et Philippe Cassuto, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag (« Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes », 113), 2018.

Je remercie Pierre Larcher et Manuel Sartori, ainsi que deux évaluateurs anonymes, pour leur relecture attentive du présent texte et leurs commentaires.

In the wake of the debates surrounding *i'rāb*, this article deals with the stance of those grammarians who explicitly opposed this concept from within the Arabic grammatical tradition itself. In analysing in particular the texts of Quṭrub (d. 206/821), Ibn Ğinnī (d. 392/1002) and Ibn Maḍā' (d. 592/1196), the article shows that their critiques are not primarily motivated by linguistic reasons. Instead, it notes how *i'rāb* – having taken [p. 387] a central position in grammatical theories as well as in the linguistic ideology about Arabic, to the point of becoming a real credo – can end up questioning theological beliefs: when the theoretical premises of this concept are no longer acceptable for such extralinguistic reasons, the theory of *i'rāb* is rejected both on the theological and the grammatical level.

Keywords

Arabic grammatical tradition, inflectional endings, *i'rāb*, *'amal*, Quṭrub (d. 206/821), Ibn Ğinnī (d. 392/1002), Ibn Maḍā' (d. 592/1196), Mu'tazilī school, Zāhirī school, language and theology, linguistic ideology

o Introduction

Dans les représentations linguistiques collectives, l'*i'rāb*, entendu principalement comme flexion désinentielle (casuelle pour les noms et modale pour les verbes)¹, est identifié comme l'élément le plus représentatif, voire distinctif, de la langue arabe classique et, aujourd'hui, de la variété haute de l'arabe contemporain – ces deux étant le plus souvent appelés de la même manière en arabe : (*al-luġa*) *al-fuṣḥā*².

1 Nous rappelons qu'*i'rāb* peut aussi signifier « arabiser, prononcer le mot de la manière des Arabes purs » (Henri Fleisch, « I'rāb », *EF*) et « parsing », *i.e.* analyse grammaticale (Michael G. Carter, *Arab Linguistics: An Introductory Classical Text with Translation and Notes*, Amsterdam, John Benjamins [« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science », 24], 1981, p. 171). Sur la polysémie du mot *i'rāb*, cf. aussi Salvador Peña, « *I'rāb* as Syntax », *Zeitschrift für Arabische Linguistik*, 33/1 (1997), p. 100-104.

2 Deux aspects importants de l'utilisation de ce terme doivent être soulignés. Tout d'abord, il est loin d'être le seul à avoir été employé comme nom de l'arabe classique, aussi bien à l'époque médiévale qu'à l'époque moderne – la première occurrence de l'expression *al-luġa l-fuṣḥā* [p. 388] semble se trouver dans Abū l-Faṭḥ 'Uṭmān Ibn Ğinnī (m. 392/1002), *al-Ḥaṣā'is*, éd. Muḥammad 'Alī l-Naġġār, [Le Caire], Dār al-kutub al-miṣriyya, s.d., I, p. 260 –, mais son utilisation a fini par s'imposer pour des raisons théologiques (cf. Claude Gilliot et Pierre Larcher, « Language and Style of the Qur'an », dans *The Encyclopaedia of the Qur'an*, éd. Jane Dammen McAuliffe, Leyde-Boston, Brill, 2003, III, p. 109-135) ou plus généralement « idéolinguistiques » (cf. Pierre Larcher, « *Al-luġa al-fuṣḥā*: archéologie d'un concept "idéolinguistique" », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 124 [2008], p. 263-278). La deuxième remarque concerne le double référent qu'a aujourd'hui le mot *fuṣḥā* : il identifie à la fois l'arabe classique et la variété haute de l'arabe contemporain (ce qui a été appelé jusqu'ici, en anglais,

[p. 388] Dès l'apparition d'une réflexion sur la langue dans le monde arabe et musulman, l'*i'rāb* a joué un rôle central : à en croire les récits rapportés par les sources arabes médiévales, en effet, Abū l-Aswad al-Du'ālī (m. vers 69/688) aurait décidé d'entamer l'écriture d'un texte de grammaire – et donné ainsi naissance à la science de la grammaire – à la suite de fautes dans l'utilisation de l'*i'rāb* dont il avait été témoin³ ; l'objectif de la grammaire, par la suite, aurait donc été de préserver la bonne utilisation de cette flexion désinentielle⁴. Cependant, ce n'est pas uniquement dans le domaine de la grammaire que ce concept est utilisé ; ni seulement, de manière plus élargie, dans les écrits « techniques » de ces disciplines (comme, par exemple, l'exégèse coranique ou le commentaire poétique) où la théorie de l'*i'rāb* est reprise et exploitée comme outil d'analyse et d'explication grammaticale⁵. En réalité, ce concept fait aussi son apparition dans des textes plus « profanes », où l'on ne s'attendrait normalement pas à rencontrer des termes techniques de la grammaire. C'est le cas dans la littérature [p. 389] de voyage, par exemple : le voyageur marocain al-'Abdarī (m. fin VII^e/XIII^e siècle), dans son récit *al-Rihla l-mağribiyya*, fait l'éloge du parler des Arabes de Cyrénaïque de son époque parce qu'ils auraient maintenu l'usage de l'*i'rāb*⁶. C'est le cas

Modern Standard Arabic). Or, si le premier identifie un état ancien de cette langue pris comme référence et modèle scolaire, le deuxième est, plus ou moins inconsciemment, accepté comme variété de prestige par les locuteurs arabophones, mais pas encore adopté comme norme standard. Le danger de l'emploi d'un même terme, *fushā*, pour ces deux réalités différentes réside dans les conséquences que cela peut avoir au niveau de l'identité (et de l'idéologie) linguistique et culturelle : induire à négliger l'aspect diachronique de la langue et, par conséquence, aplatir tout changement (voire toute possibilité de changement) historique.

- 3 De légères variantes existent : dans certains récits, il est question d'une faute dans la récitation d'un verset coranique (Cor 9, 3), cf. Abū l-Ṭayyib 'Abd al-Wāḥid b. 'Alī l-Luğawī l-Ḥalabī, *Marātib al-naḥwiyyīn*, éd. Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, Maktabat nahḍat Miṣr wa-maṭba'atuhā, s.d., p. 8 ; dans d'autres, le solécisme aurait été commis par la fille du même Abū l-Aswad, cf. Abū l-Qāsim al-Zağğāğī, *al-Īdāh fi 'ilal al-naḥw*, éd. Māzin al-Mubārak, Beyrouth, Dār al-nafā'is, 1399/1979, p. 89. Sur ce dernier récit, cf. aussi Kees Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes: Az-Zağğāğī's Theory of Grammar: Introduction, Translation, Commentary*, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company (« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science », 75), 1995, p. 147-151 et Pierre Larcher, « Les origines de la grammaire arabe, selon la tradition : description, interprétation, discussion », dans *Approaches to Arabic Linguistics: Presented to Kees Versteegh on the Occasion of his Sixtieth Birthday*, éd. Everhard Ditters et Harald Motzki, Leyde-Boston, Brill (« Studies in Semitic Languages and Linguistics », 49), 2007, p. 113-134.
- 4 Al-Zağğāğī, *al-Īdāh*, p. 95-96 ; Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 164-167.
- 5 Sur ce point, cf. aussi Peña, « *I'rāb* as Syntax », p. 101.
- 6 [p. 389] « Les Arabes contemporains de Cyrénaïque [sont parmi] les plus châtiés des Arabes [...] ils ne manquent à la flexion que dans une proportion infime par rapport à ce qu'ils fléchissent » (*wa-'arab barqa al-yawm min afṣaḥ al-'arab [...] lā yuḥallūna min al-'i'rāb illā mā lā qadr lahu bi-l-iḍāfa ilā mā yu'ribūna*), Muḥammad al-'Abdarī al-Balansī, *al-Rihla l-mağribiyya*, éd. Aḥmad b. Ğaddū, Alger, Kullīyyat

aussi dans la *Muqaddima* d'Ibn Ḥaldūn (m. 808/1406) : bien que rompant avec la mythologie de l'éloquence des Bédouins et tout en relativisant l'importance communicative de l'*ṛāb*, il voit dans la disparition de ce dernier l'élément clé de l'histoire de la langue arabe, présentée comme une évolution d'un type ancien arabe (avec flexion) vers un type néo-arabe (sans flexion)⁷. Et cela fait surface même dans la littérature orale : nombreuses sont les anecdotes comiques qui se moquent en même temps de la variété linguistique de prestige et de la pédanterie des grammairiens, en jouant sur l'ambiguïté entre langage-objet et métalangage et visant, plus précisément, les éléments au cœur de leurs théories comme l'*ṛāb*⁸. Tout cela contribue, de manière différente et complémentaire à la fois, à l'enracinement de ce concept dans les représentations linguistiques et à l'élévation de l'*ṛāb* au rang de marque distinctive de prestige linguistique.

[p. 390] Malgré cela, l'*ṛāb* fait aujourd'hui l'objet de débats et sa place est de plus en plus remise en cause, aussi bien par rapport à sa pertinence linguistique qu'à sa réalité historique ; plusieurs types de critiques ont été formulées : syntaxiques, sémantiques, phonologiques, combina-

al-ādāb al-ḡazā'iriyya, s.d., p. 81. La traduction de la citation et un commentaire plus développé se trouvent dans Pierre Larcher, « Le parler des Arabes de Cyrénaïque vu par un voyageur Marocain du XIII^e siècle », *Arabica*, 48/3 (2001), p. 368-382.

7 Notamment dans les chapitres 46 (*fī anna luḡat al-'arab li-hāḏā al-'ahd luḡa mustaqilla muḡāyira li-luḡat muḏar wa-luḡat ḥimyar*) et 47 (*fī anna luḡat ahl al-ḥadar wa-l-amṣār qā'ima bi-nafsihā muḡālifa li-luḡat muḏar*), 'Abd al-Raḥmān b. Ḥaldūn, *al-Muqaddima*, éd. 'Abd al-Salām al-Šaddādī, Casablanca, Bayt al-funūn wa-l-'ulūm wa-l-ādāb, 2005, III, p. 252-258. Pour l'analyse de ces chapitres, cf. Pierre Larcher, « Sociolinguistique et histoire de l'arabe selon la *Muqaddima* d'Ibn Khaldūn (VIII^e/XIV^e siècle) », dans *Loquentes linguis: Studi linguistici e orientali in onore di/Linguistic and Oriental Studies in Honour of/Lingvistikaj kaj orientaj studoj honore al Fabrizio A. Pennacchietti*, éd. Pier Giorgio Borbone, Alessandro Mengozzi et Mauro Tosco, Wiesbaden, Harrassowitz, 2006, pp. 425-435.

8 Jean-Patrick Guillaume, « 'A-tarfa'u Filastīn ? Ou de quoi rient les grammairiens arabes ? », *Romano-Arabica*, n.s., 3 (2004), p. 135-147. L'anecdote peut-être la plus parlante à cet égard est celle rapportée p. 139 : « Un jour, Sībawayhi (ou un autre grammairien connu, il y a plusieurs variantes) entend un récitant du Coran prononcer ainsi le début [du] verset 24, 36 : *Fī buyūtun 'aḏina Llāhu 'an turfa'a...* ("dans des demeures-NOMINATIF dont Dieu a permis qu'elles fussent érigées"). Scandalisé par ce solécisme, il reprend le maladroit : "Dis plutôt *fī buyūtīn* ("dans des demeures-GENITIF") ! – Ecoute, l'ami, rétorque l'autre, si Dieu lui-même a permis de les mettre au nominatif (*'aḏina Llāhu 'an turfa'a* pourrait, dans une interprétation évidemment saugrenue, signifier "dont Dieu a permis qu'elles fussent mises au nominatif"), ce n'est pas toi, tout Sībawayhi que tu es, qui m'obligeras à les mettre au génitif !" ».

toires, etc.⁹ Comme le remarque Sartori¹⁰, l'existence de l'*ṛāb* ne peut toutefois pas être remise en question à deux niveaux : 1) comme artefact et outil grammatical – que nous présenterons brièvement dans la prochaine section ; 2) comme « *credo* »¹¹ grammatical et plus généralement comme idée linguistique – ce que nous venons d'évoquer en termes de représentation linguistique et d'élément d'identité culturelle¹².

Cet article va s'intéresser aux critiques soulevées contre la théorie de l'*ṛāb* à l'intérieur même de la tradition grammaticale arabe, afin d'évaluer la nature des objections exposées et leur portée. Il pourrait donc afficher comme sous-titre : grammairiens arabes contre l'*ṛāb*.

1 L'*ṛāb* dans la théorie grammaticale arabe

Dans les écrits des grammairiens arabes, l'*ṛāb* désigne en premier lieu les désinences casuelles et modales dont sont généralement pourvus les noms et une partie des verbes (justement ceux qui « ressemblent » aux noms selon la théorie standard, *i.e.* les verbes à l'inaccompli)¹³. C'est à partir de

9 [p. 390] Pour un bilan général de la question et pour une présentation de tous ces genres de critiques, nous nous bornerons à renvoyer à Manuel Sartori, « Inflectional Endings by Means of Short Vowels among Arab Grammarians: Clues for the Deconstruction of a Grammatical Ideology », dans *Approaches to the History and Dialectology of Arabic in Honor of Pierre Larcher*, eds Manuel Sartori, Manuela E.B. Giolfo et Philippe Cassuto, Leyde-Boston, Brill (« Studies in Semitic Languages and Linguistics », 88), 2016, p. 129-148.

10 *Ibid.*, p. 142-143.

11 Manuel Sartori, « Ibn al-Ḥāḡib et la flexion désinentielle : croyant pas pratiquant », *Annales Islamologiques*, 47 (2013), p. 499-517.

12 En tant qu'élément d'identité culturelle, outre ce que nous avons déjà mentionné, il est intéressant de rappeler aussi trois cas déjà signalés par Peña, « *Ṭrāb* as Syntax », p. 100 : l'Andalou al-Zubaydī (m. 379/989) présente l'*ṛāb* comme un don divin et un signe de la supériorité de la langue arabe (Abū Bakr Muḥammad b. al-Ḥasan al-Zubaydī l-Andalusī, *Ṭabaqāt al-naḥwīyyīna wa-l-luḡawīyyīna*, éd. Muḥammad Abū l-Faḍl Ibrāhīm, Le Caire, Dār al-ma'ārif, [1973], p. 11) ; Ibn Fāris (m. 395/1004) prétend que l'*ṛāb* est un trait exclusif de la langue arabe (Abū l-Ḥusayn Aḥmad b. Fāris b. Zakariyā, *al-Ṣāhibī fī fiqh al-luḡa l-'arabīyya wa-masā'ilihā wa-sunan al-'arab fī kalāmihā*, éd. Aḥmad Ḥasan Basaḡ, Beyrouth, Dār al-kutub al-'ilmiyya, 1418/1997, p. 43) ; à l'époque contemporaine, une idée similaire à celle d'Ibn Fāris est exposée par Rašīd 'Abd al-Raḥmān al-'Ubaydī, « al-Aṣāla fī l-ta'līf al-luḡawī 'inda l-'arab », dans *Riḥla fī l-fikr wa-l-turāt*, Bagdad, Ġāmi'at Baḡdād, 1980, p. 403-429.

13 Nous ne rappellerons ici que quelques aspects de la théorie de l'*ṛāb* qui nous serviront pour l'argumentation dans les pages suivantes. Pour une présentation plus complète et [p. 391] détaillée de cette théorie, nous invitons le lecteur à se référer à Kinga Dévényi, « 'Ṭrāb », *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*. Au sujet de l'opposition *ṛāb* vs *binā'*, cf. aussi Ramzi Baalbaki, « 'Ṭrāb and *binā'* from

cette valeur [p. 391] première que sont issus, par un processus métonymique de généralisation progressive, les trois autres sens techniques du terme : système de flexion désinentielle, syntaxe et analyse grammaticale¹⁴. C'est en devenant système de flexion désinentielle que la théorie de l'*ṛāb* se structure et se formalise. Sa valeur symbolique (trait distinctif du parler idéal) et sa cohérence théorique en font ainsi l'un des concepts explicatifs centraux de la théorie grammaticale arabe¹⁵, au point qu'il est même utilisé comme l'un des trois critères principaux, à côté des parties du discours et de la relation *āmil-ma'mūl*, pour l'organisation de la matière dans les traités¹⁶.

L'*ṛāb* n'est cependant pas un élément isolé dans la théorie grammaticale arabe : sa contrepartie, c'est le *amal*. En effet, la variation de la désinence finale d'un mot est due à l'action exercée par un autre mot qui le précède dans la phrase : celui-ci, appelé *āmil*, impose une fonction syntaxique précise à un autre mot, appelé alors *ma'mūl*, et cause donc la variation de sa terminaison¹⁷. « Affectation désinentielle »¹⁸ et flexion casuelle et modale sont les deux faces [p. 392] de la même mé-

linguistic reality to grammatical theory », dans *Studies in the History of Arabic Grammar II: Proceedings of the 2nd Symposium on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, eds Kees Vers-teegh et Michael G. Carter, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company (« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science », 56), 1990, p. 17-34.

- 14 Déjà au cours du IV^e/X^e siècle, on peut retrouver les trois premières valeurs dans les écrits d'un seul grammairien, al-Zaġġāġī (m. 337/949) : dans *al-Īdāḥ* (p. 91), il identifie l'*ṛāb* avec des *ḥarakāt* (cf. désinences casuelles et modales) et, quelques lignes plus tard, il ajoute que ce terme peut aussi être utilisé à la place de *naḥw* (cf. syntaxe) ; dans *al-Ġumal*, le chapitre consacré à l'*ṛāb* décrit les quatre classes de *raf'*, *naṣb*, *ḥafd* et *ġazm* (cf. système de flexion désinentielle), les marques de la flexion étant alors présentées comme *alāmāt al-ṛāb* dans le chapitre suivant (al-Zaġġāġī, *al-Ġomal*, éd. Mohammed Ben Cheneb, Alger-Paris, Jules Carbonel-Edouard Champion, 1927, p. 18).
- 15 Au sujet de la place occupée par l'*ṛāb* dans la théorie canonique de la grammaire, cf. notamment Georges Bohas, Jean-Patrick Guillaume et Djamel Eddine Kouloughli, *The Arabic Linguistic Tradition*, Londres-New York, Routledge (« Arabic Thought and Culture »), 1990.
- 16 Pierre Larcher, « Quand, en arabe, on parlait de l'arabe... (I) Essai sur la méthodologie de l'histoire des "métalangages arabes" », *Arabica*, 35/2 (1988), p. 134, n. 42.
- 17 Le lecteur pourra trouver une présentation détaillée de la théorie du *amal* dans Bohas, Guillaume et Kouloughli, *The Arabic Linguistic Tradition*, p. 57-63 et dans Valeriy Rybalkin, « 'Amal », *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*.
- 18 Plusieurs traductions du terme *amal* ont été proposées (rection, gouvernement, opération), chacune faisant écho à des théories linguistiques et à des contextes culturels différents. Celles-ci n'ont pas manqué de susciter des débats sur leur adéquation à l'égard de la théorie grammaticale arabe. Nous utilisons ici le terme « affectation », dérivé du verbe « affecter », qui réunit en soi le double sens de « désigner quelqu'un pour occuper une fonction, un poste » (cf. *Dictionnaire Larousse*) et de « produire un effet sur » [p. 392] (cf. *Multidictionnaire de la langue française*), car il nous semble concentrer assez bien, en un seul mot, les deux éléments clés de cette théorie : désigner à une fonction syntaxique et produire un effet dans le marquage flexionnel.

daille : entre *ʿamal* et *i'rāb* existe un rapport de cause à effet¹⁹. Cette relation étroite finit, cependant, par causer un certain nombre de problèmes théoriques aux grammairiens arabes, aussi bien sur le plan linguistique qu'extralinguistique. En laissant pour le moment de côté l'aspect extralinguistique (nous y reviendrons par la suite), le problème principal se pose lorsque les grammairiens doivent expliquer des exemples qui ne présentent pas tous les éléments attendus. Comment justifier, notamment, la présence d'une marque désinentielle (*i'rāb*) spécifique lorsque le mot n'est pas précédé par un opérateur (*ʿamil*) explicite qui serait censé causer cette marque ?

Deux principes sont formulés pour expliquer et catégoriser ces cas de figure. Le premier est utilisé avec des phrases syntaxiquement et sémantiquement complètes (ou, au moins, considérées comme telles par les grammairiens) pour justifier la flexion d'un mot qui n'est sous l'« effet » d'aucun opérateur explicite (appelé *ʿamil lafzī*, « opérateur formel », par les grammairiens) : c'est le cas avec le verbe au *muḍāriʿ marfūʿ* – qui est justement la forme non liée de l'inaccompli, par opposition aux *muḍāriʿ maṣṣūb* et *mağzūm* qui sont des « formes liées » parce qu'obligatoirement précédées d'un opérateur – et avec le nominatif du thème (*mubtadaʿ*) d'une phrase nominale. Pour résoudre ce problème, l'existence d'un opérateur phonétiquement vide est alors conçue : les grammairiens l'appellent *ʿamil maʿnawī*, « opérateur sémantique »²⁰.

Le deuxième principe, utilisé de manière beaucoup plus large et fréquente, suppose qu'un élément ne serait pas mentionné explicitement dans la phrase et que ce serait justement cet élément « supprimé » qui expliquerait la présence d'une marque désinentielle spécifique (autrement inexplicable selon les règles de la grammaire) dans un mot de la phrase. Ce processus de restitution d'un élément « supprimé » est traditionnellement connu sous le nom de *taqdīr* ; son pendant – la « suppression » d'un élément par le locuteur – est le [p. 393] procédé d'ellipse, appelé généralement *idmār*²¹. Les grammairiens font alors référence à des structures sous-jacentes idéales qui per-

19 Larcher parle de *i'rāb* comme de « l'effet de l'«action» (sens littéral de *ʿamal*) d'un élément sur un autre », Pierre Larcher, *Syntaxe de l'arabe classique*, Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence (« Manuels »), 2017, p. 9.

20 Sur la question des *ʿawāmil maʿnawīyya*, cf. Valeriy Rybalkin, « *ʿAmal* », *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics* ; Ramzi Baalbaki, « Expanding the *maʿnawī ʿawāmil*: Suhaylī's innovative approach to the theory of regimen », *al-Abḥāth*, 47 (1999), p. 23-58 ; *id.*, *The Legacy of the Kitāb: Sibawayhi's Analytical Methods within the Context of the Arabic Grammatical Theory*, Leyde-Boston, Brill (« Studies in Semitic Languages and Linguistics », 51), 2008, p. 89-92 et 272-306.

21 [p. 393] Encore une fois, nous ne présentons ici que les éléments principaux de la théorie standard ; pour plus de détails, cf. Aryeh Levin, « The theory of *al-taqdīr* and its terminology », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 21 (1997), p. 142-166 et Kees Versteegh, « *Taqdīr* », *Encyclopedia of Arabic Language and Linguistics*. Nous signalons, néanmoins, que plusieurs termes sont utilisés dans la tradition grammaticale arabe pour définir ces deux faces de la même médaille : *taqdīr*, *tamtīl* et *tawahhum* (les deux

mettent de comparer les énoncés et, après restitution du mot « supprimé », de rendre compte d'une certaine utilisation de l'*i'rāb*²². Le recours à ce niveau d'abstraction est perçu comme nécessaire par la très grande majorité des grammairiens pour que leur théorie grammaticale se montre toujours cohérente et pour qu'elle acquière, en fin de compte, de la force explicative.

Pour résumer, traiter de la théorie de l'*i'rāb* dans la tradition grammaticale arabe présuppose de s'intéresser aussi à d'autres théories et concepts, notamment au *'amal* et au *taqdīr*, qui lui sont complémentaires et servent pour en expliquer le fonctionnement.

2 Théories alternatives et incohérences : des faiblesses dans l'édifice de l'*i'rāb* ?

Quelques-unes des critiques soulevées par les chercheurs à l'égard de l'*i'rāb* prennent comme point de départ les écrits des grammairiens médiévaux. À partir d'une position interne à la tradition, ils attirent l'attention sur certaines [p. 394] incohérences dans cet édifice structurellement si central pour la théorie grammaticale.

Une première orientation consiste à souligner l'existence de théories alternatives qui expliqueraient certains phénomènes phonétiques en fin de mot. C'est par exemple le cas du concept de *muğāwara*, étudié en premier par Dévényi : cette méthode d'analyse, utilisée principalement par les grammairiens de l'« école » de Kūfa, notamment dans le cadre de l'analyse du texte coranique, permet d'analyser certaines voyelles finales non comme marques d'*i'rāb*, mais comme une sorte

derniers notamment dans le *Kitāb* de Sibawayhi, m. vers 180/796) pour le processus de restitution ; *iḍmār* et *ḥaḍf* pour le procédé d'ellipse – *iḍmār* étant même utilisé, parfois (par exemple par Abū 'Ubayda, m. 210/825, et par al-Mubarrad, m. 285/898), pour définir tout le processus de suppression, y compris sa restitution par les grammairiens. Un grand classique dans l'étude des concepts d'*iḍmār* et de *tamtīl* est Georgine Ayoub, « De ce qui "ne se dit pas" dans le Livre de Sibawayhi: la notion de *tamtīl* », dans *Studies in the History of Arabic Grammar II: Proceedings of the 2nd Symposium on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, eds Kees Versteegh et Michael G. Carter, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company (« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science », 56), 1990, p. 1-15. À propos du couple *iḍmār/ḥaḍf*, cf. aussi Cristina Solimando, « Ellipsis in the Arabic Linguistic Thinking (8th–10th century) », dans *The Word in Arabic*, eds Giuliano Lancioni et Lidia Bettini, Leyde-Boston, Brill (« Studies in Semitic Languages and Linguistics », 62), 2011, p. 69-82.

22 Sur la question des structures sous-jacentes, cf. aussi Jean-Patrick Guillaume, « Le statut des représentations sous-jacentes en morphophonologie d'après Ibn Ğinnī », *Arabica*, 28/2 (1981), p. 222-241 et Kees Versteegh, « The Notion of 'Underlying Levels' in the Arabic Grammatical Tradition », *Historiographia Linguistica*, 21/3 (1994), p. 271-296.

d'harmonie (vocalique) entre deux mots proches l'un de l'autre²³. Contrairement à la théorie de l'*ṛāb*, qui se caractérise par un cadre assez figé, cette méthode laisserait plus de souplesse d'analyse et permettrait de rendre compte de données du corpus qui attestent, dans certaines constructions syntaxiques, une variation relativement libre entre les voyelles finales, ce qui est expliqué avec davantage de difficultés à l'intérieur du système de l'*ṛāb*²⁴. Bettini relève que certains grammairiens postérieurs ont essayé, à travers le concept d'*itbā'* (contiguïté au sens large), de ramener la *muḡāwara* à l'intérieur de la théorie de l'*ṛāb*, en admettant les phénomènes compatibles avec les principes du '*amal* et en reléguant au statut de *samā'* – c'est-à-dire de données attestées, mais linguistiquement non productives – ceux qui ne le sont pas²⁵. Tout en considérant la *muḡāwara* non « comme une fissure dans un édifice [*i.e.* la théorie de l'*ṛāb*] qui avait encore à être bâti », mais plutôt « comme l'épave d'une manière différente et plus large de décrire [...] la langue »²⁶, Bettini reconnaît néanmoins que cette tentative de « ramener les legs encombrant de la tradition aux règles établies » est révélatrice du fait que ces grammairiens ont perçu la *muḡāwara* comme une possible « fente » dans l'édifice de l'*ṛāb* »²⁷.

Dans cette première orientation pourrait rentrer aussi la question, évoquée par Bettini et développée davantage par Owens²⁸, concernant la [p. 395] dimension orale de la langue et sa place dans l'élaboration des théories grammaticales. Leur réflexion se focalise sur le phénomène, répertorié notamment dans les lectures coraniques, d'élosion d'une voyelle brève en syllabe ouverte dans l'exécution orale d'une séquence. Or, lorsque l'élosion concerne la voyelle finale, celle-ci peut être la voyelle d'*ṛāb*, ce qui a des conséquences évidentes en termes symboliques et de pertinence linguistique sur cette théorie. Cette non-réalisation de la voyelle d'*ṛāb* est particulièrement fréquente dans la lecture d'Abū 'Amr b. al-'Alā' (m. vers 154/770), qui est l'une des sept lectures canoniques et où ce phénomène est connu sous le terme d'*al-idḡām al-kabīr* (grande assimilation). Abū 'Amr est par ailleurs considéré comme le fondateur de l'« école » grammaticale de Baṣra et est

23 [p. 394] Kinga Dévényi, « *Muḡāwara*: A crack in the building of 'ṛāb », *Quaderni di Studi Arabi*, 5-6 (1987-1988), p. 196-207.

24 *Ibid.*, p. 201.

25 Lidia Bettini, « L'édification d'une grammaire : *muḡāwara* et *itbā'* en arabe classique », dans *Mélanges David Cohen : Études sur le langage, les langues, les dialectes, les littératures, offertes par ses élèves, ses collègues, ses amis présentés à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire*, eds Jérôme Lentin et Antoine Lonnet, Paris, Maisonneuve & Larose, 2003, p. 95-109.

26 *Ibid.*, p. 108.

27 *Ibid.*, p. 95.

28 *Ibid.*, p. 102-105 ; Jonathan Owens, *A Linguistic History of Arabic*, Oxford-New York, Oxford University Press (« Oxford Linguistics »), 2006, notamment le chapitre 4 « Al-Idgham al-Kabīr and Case Endings ».

maintes fois cité par al-Ḥalīl (m. vers 175/791) et Sībawayhi (m. vers 180/796)²⁹. Owens suggère que la lecture d'Abū 'Amr serait le reflet d'une ancienne variété d'arabe dépourvue d'*i'ṛāb* et que certaines explications données par les plus anciens grammairiens, et notamment celles développées par Quṭrub (m. 206/821) – dont nous traiterons dans la prochaine section –, pourraient être lues dans une perspective de « réalisme linguistique », où l'analyse des voyelles finales ferait simplement référence à leur nature phonologique (donc, sans aucune valeur morphosyntaxique), comme cela peut être attesté dans les variétés d'arabe dépourvues de flexion désinentielle³⁰. Comme pour la *muḡāwara*, il s'agirait ici d'une théorie alternative, voire antérieure, à celle de l'*i'ṛāb*, avec laquelle les grammairiens postérieurs ont dû se confronter non sans difficulté.

Une deuxième approche est présentée par Sartori :

[the aim] is to distinguish between verbal statements claimed by grammarians and their nonverbal attitudes (i.e. what they do not say and however do), and then to show, by the existence at least of a hiatus—if not an internal inconsistency—the ideological aspect of certain grammatical positions.³¹

Lenjeu est donc de faire ressortir le contenu implicite des textes grammaticaux – en analysant les propos de leurs auteurs, en mesurant la portée des exemples qu'ils donnent, enfin en comparant leur théorie avec leur pratique – pour arriver ainsi à dégager des incohérences dans le système de l'*i'ṛāb*. Sartori en discerne un premier exemple dans les explications données par Ibn [p. 396] al-Ḥāḡib (m. 646/1249) à propos de la morphologie de l'impératif du verbe *qatala*. Ce grammairien justifie la forme *uqtul* (avec *u* initial) par opposition à la forme de l'inaccompli *aqtul* : en ce faisant, il sous-entend assez clairement qu'il pourrait y avoir confusion entre les deux, mais cela est possible uniquement si/lorsque *aqtul* est prononcé en forme pausale (donc sans *i'ṛāb*)³². Au-delà de rappeler une fois de plus l'importance des phénomènes de pause (*waqf*) en arabe³³, cette observa-

29 [p. 395] Régis Blachère, « Abū 'Amr Zabbān b. al-'Alā' », *EF* et Asma Afsaruddin, « Abū 'Amr b. al-'Alā' », *EF*.

30 Owens, *A Linguistic History of Arabic*, p. 135-136.

31 Sartori, « Inflectional Endings by Means of Short Vowels among Arab Grammarians », p. 129.

32 [p. 396] *Id.*, « Ibn al-Ḥāḡib et la flexion désinentielle », p. 507-510. La démonstration de Sartori sur l'importance de la pause est supportée aussi par l'analyse de la construction du passif des verbes de forme V et VI (p. 510-511).

33 Comme il est évident dans l'exemple précédent, le *waqf* se produit souvent (même si pas toujours) au détriment de l'*i'ṛāb*, qui n'est alors pas réalisé et ne peut partant jouer aucun rôle sémantico-syntaxique. Larcher a très bien signalé l'importance des phénomènes de pause aussi bien en arabe préclassique – en arabe préislamique épigraphique et en arabe coranique – qu'en arabe classique ; cf., respectivement, Pierre Larcher, « Épigraphie et linguistique. L'exemple du graffiti arabe préislamique du

tion souligne aussi que l'īrāb, bien que central dans la théorie linguistique, n'est en réalité pas toujours présent dans l'argumentation des grammairiens. Un deuxième exemple d'incohérence se manifeste dans l'accord entre un nom et un ou plusieurs adjectifs épithètes. Ces derniers, selon plusieurs grammairiens arabes, peuvent en effet porter des cas différents par rapport à celui du nom auquel ils se réfèrent, sans que cela n'entraîne de changement du sens de la phrase. Si toutes (ou presque) les possibilités combinatoires d'accord sont admises, il devient évident – sans compter les pirouettes dialectiques que les grammairiens doivent faire pour pouvoir justifier ce haut degré de variation – que l'īrāb n'a plus de valeur contrastive et, par conséquent, qu'il perd sa raison d'être³⁴.

Toutes ces considérations sont autant d'indications que l'īrāb n'était pas toujours au centre du raisonnement grammatical. Cependant, dans la presque totalité des cas que nous venons de mentionner, y compris lorsqu'ils trahissent une certaine difficulté dans l'utilisation même des règles qu'ils énoncent (cf. Ibn al-Ḥāğib), les grammairiens ne désavouent jamais explicitement cette théorie, car cela risquerait de mettre en danger tout le système conceptuel de leur discipline. S'ils ne se montrent pas très pratiquants, ils semblent néanmoins toujours respecter leur *credo*...

[p. 397]

3 Grammairiens arabes contre l'īrāb : le rejet explicite

En réalité, nous avons bien la trace d'un rejet explicite de la théorie de l'īrāb de la part de trois grammairiens (à entendre, ici, comme auteurs de traités dans le domaine de la grammaire) médiévaux. Dans les sections qui vont suivre, il ne s'agira pas de matériaux inédits, tous ces auteurs ayant déjà été étudiés. Par conséquent, nous ne nous focaliserons pas sur tous les éléments qui les différencient – les trois auteurs sont assez éloignés les uns des autres d'un point de vue chronologique et géographique, ainsi que par l'environnement culturel et idéologique dans lequel ils évoluent –, mais seulement sur les aspects qui sont pertinents pour notre argumentation. Ce que nous proposons, en revanche, c'est de souligner ce qui les rapproche : la mise en perspective de leurs propos

Ġabal 'Usays », *Romano-Arabica*, 15 (2015), p. 93-94 ; *id.*, « Arabe Préislamique – Arabe Coranique – Arabe Classique : Un Continuum ? », dans *Die dunklen Anfänge: Neue Forschungen zur Entstehung und frühen Geschichte des Islam*, eds Karl-Heinz Ohlig et Gerd-Rüdiger Puin, Berlin, Verlag Hans Schiler, 2005, p. 254-256 ; et *id.*, *Syntaxe de l'arabe classique*, p. 10 et 25-27.

34 Sartori, « Inflectional Endings by Means of Short Vowels among Arab Grammarians », p. 135-142. Les exemples mentionnés par Sartori pourraient aussi être interprétés en termes de « réalisme linguistique », tel que théorisé par Owens.

nous permettra, une fois les trois thèses prises dans l'ensemble, de dégager une sorte de critique commune, basée sur des facteurs extralinguistiques, contre la théorie de l'*ṛāb*.

3.1 *Quṭrub (m. 206/821)*

Quṭrub est peut-être le plus connu du lot dans ce contexte, pour sa voix hautement dissonante sur l'*ṛāb* et pour avoir été le seul à proposer une vraie interprétation alternative à l'intérieur de la tradition grammaticale arabe. Aussi, sa position dans cette tradition – il avait été élève de Sibawayhi, mais il prenait souvent le parti de l'« école » de Kūfa et, en théologie, il était d'orientation mu'tazilite³⁵ – en fait à la fois un auteur très intéressant, mais souvent marginalisé par les grammairiens postérieurs.

Sa théorie sur la valeur des voyelles finales des mots ne nous est pas connue directement – son *Kitāb al-'Ilal fī l-naḥw*, où il en aurait vraisemblablement discuté, n'a pas été conservé –, mais elle a été rapportée par des auteurs postérieurs. Elle est notamment présentée avec un certain nombre de détails par al-Zaġġāġī (m. 337/949) dans son *Kitāb al-Īdāḥ fī 'ilal al-naḥw*³⁶. Dans le chapitre 7 de ce traité, *bāb al-qawl fī l-ṛāb li-ma daḥala fī l-kalām* (« Chapitre de ce qui se dit à propos de l'*ṛāb* : pourquoi intervient-il dans le discours ? »), al-Zaġġāġī présente d'abord la théorie traditionnelle – ou plutôt ce qu'il identifie, lui, comme étant la position commune à tous les grammairiens –, à savoir [p. 398] l'importance des marques d'*ṛāb* pour distinguer le sujet du complément d'objet direct et, de manière plus générale, les différentes « fonctions sémantiques » (*ma'ānī*)³⁷ ; ensuite, il introduit l'avis divergent de Quṭrub³⁸ :

*Fa-innahu 'āba 'alayhim hādā l-i'tilāl wa-qāla lam yu'rab al-kalām li-l-dalāla 'alā l-ma'ānī wa-l-farq bayna ba'ḍihā wa-ba'ḍ'*³⁹

35 [p. 397] Pour une présentation de la vie et de l'œuvre de Quṭrub, cf. notamment Cornelis Henricus Maria Versteegh, « A Dissenting Grammarian: Quṭrub on Declension », *Historiographia Linguistica*, 8/2-3 (1981), p. 403-406 et les références bibliographiques p. 422, n. 1.

36 Al-Zaġġāġī, *al-Īdāḥ*, p. 70-71 ; Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 101-108. Le même texte qu'on lit dans *al-Īdāḥ* d'al-Zaġġāġī est rapporté aussi dans Ġalāl al-Dīn al-Suyūṭī, *al-Ašbāḥ wa-l-naẓā'ir fī l-naḥw*, éd. 'Abd al-'Āl Sālim Mukarram, Beyrouth, Mu'assasat al-risāla, 1406/1985, I, p. 185-187.

37 [p. 398] Jean-Patrick Guillaume, « Les discussions des grammairiens arabes à propos du sens des marques d'*ṛāb* », *Histoire Épistémologie Langage*, 20/2 (1998), p. 43-62, et notamment p. 47-49 pour l'analyse de ce passage d'*al-Īdāḥ* d'al-Zaġġāġī.

38 Nous ne rapporterons ici que quelques passages. La traduction entière et une analyse approfondie de la théorie de Quṭrub peuvent être trouvées dans Versteegh, « A Dissenting Grammarian ».

39 Al-Zaġġāġī, *al-Īdāḥ*, p. 70.

Il leur a reproché cette justification et il a dit : ils n'utilisent pas l'*ṛāb* [*i.e.* les voyelles finales] dans le discours pour indiquer les [fonctions] sémantiques et pour faire la différence entre elles.

Puis il précise :

Wā-innamā a'rabat al-'arab kalāmahā li-anna l-ism fī ḥāl al-waqf yalzamuhu l-sukūn li-l-waqf fa-law ḡa'alū waṣlahu bi-l-sukūn ayḍan la-kāna yalzamuhu al-iskān fī l-waqf wa-l-waṣl wa-kānū yabṭu'ūna 'inda l-idrāğ fa-lammā waṣalū wa-amkanahum al-taḥrīk ḡa'alū l-taḥrīk mu'āqiban li-l-iskān li-ya'ta-dila l-kalām⁴⁰

En réalité, les Arabes utilisent l'*ṛāb* dans leur discours parce que le nom à la forme pausale est marqué par une quiescence [finale] propre de la pause et, s'ils rendaient [son utilisation en] liaison aussi par une quiescence, [le nom] serait marqué par un amuïssement à la pause et en liaison et [les Arabes] ralentiraient dans [la production de] la parole. Puisqu'ils [parlent en] combinant [les mots] et ils ont la possibilité d'utiliser des voyelles, ils alternent la vocalisation et la quiescence pour que [la production de] la parole se régularise.

Assez clairement, Quṭrub interprète la présence de voyelles finales comme un simple phénomène prosodique lié notamment aux problèmes d'alternance pause-liaison dans la production orale du discours, l'*ṛāb* ayant donc une visée euphonique.

[p. 399] Pour Versteegh, cette thèse naît du rejet de la théorie standard par Quṭrub, à cause de l'incohérence systémique des justifications apportées par les autres grammairiens⁴¹ : ce qui poserait particulièrement problème à Quṭrub serait le manque de corrélation systématique entre les marques casuelles et les valeurs sémantiques, ce que ce grammairien essaie de montrer à l'aide d'exemples où le changement d'une marque casuelle n'entraîne pas de changement de sens ou, vice-versa, le changement de sens n'a pas pour corrélat de changement dans le marquage casuel⁴². Cette attitude critique face aux justifications des grammairiens serait due à son orientation mu'tazilite et, plus précisément, à l'influence de son maître al-Nazzām (m. 221/836 ou 231/846)⁴³ : de ce théologien, Quṭrub aurait adopté le principe selon lequel un phénomène, pour être acceptable, doit être basé sur une corrélation absolue et réversible⁴⁴ – ce qui n'est pas le cas de la théorie présentée par al-Zağğāğī. Il s'agirait donc d'un transfert de méthode du domaine des sciences reli-

40 *Ibid.*, p. 70-71.

41 [p. 399] Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 417-421.

42 *Ibid.*, p. 413-416.

43 Josef van Ess, « al-Nazzām », *EF*.

44 Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 418-419.

gieuses à celui de la grammaire. Cependant, qu'on se focalise sur la réfutation de la théorie sémantico-syntaxique standard ou qu'on s'intéresse à la théorie prosodique alternative⁴⁵, il faut en tout cas remarquer que le débat est toujours centré sur le plan linguistique.

[p. 400] Il est nécessaire de souligner aussi un autre élément, extralinguistique cette fois-ci, auquel Versteegh n'a pas accordé le rôle central qu'il nous semble mériter. Confronté à la remarque qu'une seule voyelle serait suffisante si l'*ṛāb* n'était réellement qu'un phénomène prosodique, Quṭrub répond :

*Law fa'alū dālika la-ḍayyaqū 'alā anfusihim fa-arādū l-ittisā' fī l-ḥarakāt wa-allā yaḥzurū 'alā l-mutakallim al-kalām illā bi-ḥaraka wāḥida*⁴⁶

S'ils avaient fait cela, ils se seraient imposés une contrainte eux-mêmes, alors qu'ils veulent la flexibilité en termes de vocalisation et ne pas limiter le locuteur à parler avec une seule voyelle.

45 Le fait que nous connaissons les idées de Quṭrub seulement de manière indirecte via des auteurs postérieurs, vraisemblablement sans avoir à notre disposition l'entièreté de sa théorie, a amené les chercheurs à proposer différentes interprétations. Comme nous venons de l'évoquer, Versteegh (« A Dissenting Grammarian ») analyse les idées de Quṭrub en termes philosophiques, mais d'autres chercheurs se demandent plus ou moins explicitement si cette veste philosophique ne serait plutôt due à un « arrangement » d'al-Zaḡḡāḡī et à la nature de l'ouvrage (le *Kitāb al-Īdāḥ fī 'ilal al-naḥw*) où ces propos sont présentés. Ainsi, Owens (*A Linguistic History of Arabic*, p. 135) lit dans Quṭrub une tentative de réorienter l'analyse linguistique vers une simple approche phonologique, un signe de réalisme linguistique éloigné des élucubrations des autres grammairiens qui attribuaient une valeur morphosyntaxique à l'*ṛāb*. L'interprétation phonétique et prosodique est aussi privilégiée par Beatriz Molina Rueda, « El ṛāb en la lengua árabe: una interpretación de orden fonético », dans *Homenaje al Prof. Darío Cabanelas Rodríguez, O.F.M., con motivo de su LXX aniversario*, Grenade, Universidad de Granada, 1987, I, p. 69-75 et par Guillaume, « Les discussions des grammairiens arabes à propos du sens des marques d'*ṛāb* », p. 48-49. Dans un article plus récent, Guillaume qualifie la thèse de Quṭrub de « solution imaginaire », puisqu'elle se base sur une condition irréalisable (*i.e.* pouvoir attribuer à chaque marque casuelle une valeur unique) et qu'elle se construit sur une propriété qui est jugée par Guillaume comme secondaire et accidentelle de l'*ṛāb* (*i.e.* le fait qu'il correspond à des voyelles brèves et que, comme toutes les voyelles brèves, il n'est pas réalisé à la pause) ; cf. Jean-Patrick Guillaume, « L'affaire Quṭrub : grammaire [p. 400] arabe et 'pataphysique », dans *Héritages, réceptions, écoles en sciences du langage : avant et après Saussure*, eds Valentina Bisconti, Anamaria Curea et Rossana De Angelis, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2019, p. 69-76. Par rapport à cette dernière interprétation, il faut néanmoins rappeler que, dans la théorie des grammairiens arabes, les voyelles brèves sont les marques prototypiques du système d'*ṛāb*.

46 Al-Zaḡḡāḡī, *al-Īdāḥ*, p. 71.

La question est ici la liberté du locuteur ou, comme Quṭrub semble plutôt le formuler, le fait que le locuteur ne soit pas limité dans l'utilisation de la langue. Versteegh avait initialement interprété le terme *ittisā'* comme *free choice*, en ajoutant que *Quṭrub held that there is a principle in speech, which allows the speakers a certain liberty vis-a-vis the linguistic rules*⁴⁷, sauf à revenir (au moins partiellement) sur le sens du terme et en proposer une nouvelle interprétation comme *a general term indicating the individual choice as well as the flexibility of the Arabic language*⁴⁸. Le vrai indice selon nous se trouve, non dans les propos attribués à Quṭrub, mais dans l'explication donnée par al-Zaḡḡāḡī et, plus précisément, parmi les critiques de ses détracteurs :

*Wa-qāla l-muḥālifūna lahu raddan 'alayhi [...] wa-ayy ḥaraka atā bi-hā l-mutakallim aḡza'athu fahuwa muḥayyar fī dālika*⁴⁹

[p. 401] Ses opposants lui ont répondu que [...] peu importe la voyelle que le locuteur utilise, elle le satisfait, puisqu'il lui est donné de choisir en cela.

La question de la liberté du locuteur est en effet centrale. Cependant, plutôt qu'*ittisā'*, ou à côté de celui-ci⁵⁰, le terme clé dans ce texte est celui de *muḥayyar*, qui désigne la possibilité (voire, implicitement, la responsabilité) pour l'homme de choisir librement⁵¹. Ce terme permet donc de relier la

47 Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 408 et 410 respectivement.

48 *Id.*, « Freedom of the Speaker? The Term *Ittisā'* and Related Notions in Arabic Grammar », dans *Studies in the History of Arabic Grammar II: Proceedings of the 2nd Symposium on the History of Arabic Grammar, Nijmegen, 27 April-1 May 1987*, éds Kees Versteegh et Michael G. Carter, Amsterdam-Philadelphie, John Benjamins Publishing Company (« Amsterdam Studies in the Theory and History of Linguistic Science », 56), 1990, p. 288, même s'il retient l'idée qu'une connotation de liberté individuelle pourrait, dans une certaine mesure, avoir été présente dans les idées de Quṭrub (p. 281). Cf. aussi *id.*, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 101 et 106-108.

49 Al-Zaḡḡāḡī, *al-Īdāh*, p. 71.

50 [p. 401] Versteegh (« Freedom of the Speaker? », p. 290, n. 13) signale que le terme *wus'* est souvent utilisé, dans l'exégèse mu'tazilite, dans des débats en relation avec la responsabilité de l'homme.

51 Ibn Manẓūr, *Lisān al-'arab*, éds 'Abd Allāh 'Alī l-Kabīr, Muḥammad Aḥmad Ḥasb Allāh et Hāšim Muḥammad al-Šādīlī, Le Caire, Dār al-ma'ārif, 1981, II, p. 1299, s.v. Ḥ.Y.R. donne la définition suivante : *wa-ḥayyartuhu bayna l-šay'ayni ayy fawwaḍtu ilayhi l-ḥiyār* (« je lui ai donné à choisir entre deux choses, c'est-à-dire je lui ai délégué le choix »). En droit, le terme *ḥayyār* désigne, notamment auprès des premiers juristes šāfi'ites et mālikites, la possibilité qu'a un juriste de choisir entre plusieurs points de vue sur un sujet donné lorsque différentes opinions ont été formulées et qu'un consensus ne s'est pas dégagé ; cf. Knut S. Vikør, *Between God and the Sultan: A History of Islamic Law*, Londres, Hurst & Company, 2005, p. 158 (je remercie Francesco Zappa pour avoir porté cet ouvrage à mon attention). Vikør ajoute que ce principe a été ensuite abandonné parce qu'il n'aurait pas permis de prévoir ce qu'un juge

position de Quṭrub non plus seulement à des méthodes issues de la théologie (cf. le principe de corrélation absolue et réversible), qui auraient ensuite été transposées en grammaire, mais aussi et surtout à des questions proprement théologiques, à savoir la question de la liberté de l'homme si centrale dans la pensée mu'tazilite. La théorie standard de l'*i'rāb*, selon laquelle le choix des voyelles finales est défini et imposé par l'affectation désinentielle (*'amal*) d'un opérateur et par la « fonction sémantique » (*ma'nā*) qui est le reflet de cette construction, ne conviendrait donc pas à un mu'tazilite, car elle finit, d'une manière ou de l'autre, par limiter la liberté de l'homme. Certes, il reste à savoir si cette lecture théologique d'un débat grammatical se fait en amont ou en aval : est-ce Quṭrub qui a développé une théorie alternative pour rétablir la liberté humaine, ou bien sont-ce ses opposants qui ont interprété sa théorie alternative comme le fruit de son orientation mu'tazilite ?

[p. 402]

3.2 *Ibn Ğinnī (m. 392/1002)*

Le lecteur avisé ne sera pas surpris, à ce point, de voir arriver Ibn Ğinnī. Mu'tazilite lui aussi, disciple du grammairien Abū 'Alī al-Fārisī (m. 377/987), il est très connu pour ses nombreux apports dans le domaine de la grammaire et pour une approche spéculative qui l'amène, notamment dans *al-Ḥaṣā'is*, à débattre d'un certain nombre de principes sous-jacents à la théorie de la langue arabe⁵².

Dans le chapitre 10, *bāb fī maqāyīs al-'arabiyya* (« Chapitre sur les critères de la langue arabe »), Ibn Ğinnī traite des critères sémantiques (*ma'nawī*) et formels (*lafẓī*) d'analyse et d'explication des phénomènes linguistiques. Il aborde donc aussi la question des opérateurs (*'awāmil*) :

aurait décidé, en causant ainsi d'évidents problèmes dans la pratique légale : si l'on traduit cela en termes grammaticaux (pas de règle claire à appliquer, notamment pour l'*i'rāb*, et problèmes dans la théorie grammaticale), c'est exactement le sens avec lequel le terme *muḥayyar* est utilisé par les détracteurs de Quṭrub. Sur la doctrine du *taḥyīr*, cf. aussi Mohammad Fadel, « The Social Logic of *Taqīd* and the Rise of the *Mukhtaṣar* », *Islamic Law and Society*, 3/2 (1996), p. 212-215.

52 [p. 402] Sur l'importance de la contribution d'Ibn Ğinnī, cf. notamment Jean-Patrick Guillaume, « La nouvelle approche de la grammaire au IV^e-X^e siècle : Ibn Ğinnī (320/932-392/1002) », dans *History of the Language Sciences: An International Handbook on the Evolution of the Study of Language from the Beginnings to the Present*, eds Sylvain Auroux et al., Berlin-New York, Walter de Gruyter (« Handbücher zur Sprach- und Kommunikationswissenschaft », 18/1), 2000, I, p. 273-280. L'un des chapitres les plus connus de son *Ḥaṣā'is* est certainement celui qui traite de l'origine du langage, cf. Henri Loucel, « L'origine du langage d'après les grammairiens arabes (II) », *Arabica*, 10/3 (1963), p. 262-281.

*Wa-innamā qāla l-naḥwiyyūna ‘āmil lafẓī wa-‘āmil ma’nawī li-yurūka anna ba’d al-‘amal ya’tī musababan ‘an lafẓ yaṣḥabuhu ka-marartu bi-zaydin wa-layta ‘amran qā’imun wa-ba’duhu ya’tī ‘āriyan min muṣāḥabat lafẓ yata’allaq bi-hi ka-raf’ al-mubtada’ bi-l-ibtidā’ [...]*⁵³

En réalité, les grammairiens ont parlé d’opérateur formel et d’opérateur sémantique afin de montrer qu’une partie [des réalisations] de l’affectation désinentielle (*‘amal*) est causée par une expression concomitante, comme [dans] *marartu bi-zaydin* (« je suis passé à côté de Zayd-GÉNITIF ») et *layta ‘amran qā’imun* (« si seulement ‘Amr-ACCUSATIF était debout-NOMINATIF »), et qu’une partie [des réalisations] est dénuée d’expression concomitante à laquelle elle se reliait, comme la mise au nominatif du thème par l’inchoation.

[p. 403] Et il ajoute ensuite :

*Fa-ammā fī l-ḥaqīqa wa-maḥṣūl al-ḥadīth fa-l-‘amal min al-raf’ wa-l-naṣb wa-l-ğarr wa-l-ğazm innamā huwa li-l-mutakallim nafsīhi lā li-ṣay’ ġayrihi wa-innamā qālū lafẓī wa-ma’nawī lammā zāharat ātār fī’l al-mutakallim bi-muḍāmmat al-lafẓ li-l-lafẓ aw bi-štimāl al-ma’nā ‘alā al-lafẓ*⁵⁴

En ce qui concerne le sens propre et la production de la parole, l’action (*‘amal*) de mettre au nominatif, à l’accusatif, au génitif et à l’apocopé est en réalité [une action] propre au locuteur, pas à autre chose. Ils parlent seulement de formel et de sémantique puisque les traces de l’action du locuteur se manifestent dans le fait qu’une expression s’associe à une [autre] expression, ou bien qu’un [élément] sémantique inclut une expression.

Ibn Ğinnī a une « crise de foi »⁵⁵ : il ne veut pas renoncer complètement à un principe qui représente l’épine dorsale de toute la théorie grammaticale arabe, mais il est clairement mal à l’aise face à une conception qui menace l’un des dogmes fondamentaux de son *credo*, à savoir le principe que l’homme est créateur de ses propres actes⁵⁶. Il se trouve donc obligé de préciser que les voyelles fi-

53 Abū l-Faṭḥ ‘Uṭmān b. Ğinnī, *al-Ḥaṣā’iṣ*, éd. Muḥammad ‘Alī l-Nağğār, [Le Caire] , Dār al-kutub al-miṣriyya, s.d., I, p. 109.

54 [p. 403] *Ibid.*, p. 109-110.

55 Je reprends ici l’expression utilisée par Sartori, « Ibn al-Ḥāğīb et la flexion désinentielle », p. 504.

56 À propos de l’influence de la doctrine mu’tazilite sur l’étude de la langue et sur la conception du langage, cf. Cornelis Henricus Maria Versteegh, *Greek Elements in Arabic Linguistic Thinking*, Leyde, E.J. Brill (« Studies in Semitic Languages and Linguistics », 7), 1977, p. 149-161, et notamment p. 151-154 pour ce qui concerne la question du locuteur comme créateur de ses actes, y compris l’acte du langage. Versteegh souligne aussi le lien qui existe entre cette question et le problème de la création du Coran – et en dernier chef, ajouterions-nous, la question de l’origine du langage. Pour une présentation générale

nales sont attribuées par le locuteur, puisque c'est lui qui produit les sons – ce qui fait écho à la position de Quṭrub, où l'accent était plutôt mis sur la liberté de choisir (les voyelles à utiliser, donc les sons à produire) –, et de rappeler que la parole est, en réalité, un acte du locuteur (*fi'l al-mutakallim*)⁵⁷. Dans le but [p. 404] de restaurer cette liberté et cette responsabilité de l'homme face à ses actions, il brise alors la relation entre *'amal* et *i'rāb* telle qu'elle avait été postulée par les grammairiens précédents. Néanmoins, il essaie de jouer un rôle de médiateur dans le débat en proposant d'interpréter ce lien d'une manière métaphorique comme la trace de l'action du locuteur dans la parole⁵⁸. Cette position d'Ibn Ğinnī est aussi commentée par Ibn Maḏā' (m. 592/1196) :

*Wa-qad šarraḥa bi-ḥilāf dālīka Abū l-Faṭḥ Ibn Ğinnī wa-ġayruhu qāla Abū l-Faṭḥ fi Ḥašā'išihī [...] fa-akkada al-mutakallim bi-nafsihī li-yarfa'ā l-iḥtimāl tumma zāda ta'kīdan bi-qawlihi lā li-šay' ġayrihi wa-hādā qawl al-mu'tazila*⁵⁹

Abū l-Faṭḥ Ibn Ğinnī et d'autres ont déclaré [leur position] contre cela [*i.e.* la théorie du *'amal*]. Abū l-Faṭḥ a dit dans son *Ḥašā'iš* : [suit la citation que nous avons rapportée plus haut]. Il a corroboré le mot « locuteur » avec « lui-même » pour ôter le doute, puis il a corroboré cela encore plus en disant « pas autre chose ». Ça, c'est le discours de la mu'tazila.

Ibn Maḏā' interprète les propos d'Ibn Ğinnī de la même manière que nous, c'est-à-dire comme le reflet d'une position théologique à l'intérieur de questions grammaticales. Par rapport au texte du *Ḥašā'iš*, il apporte trois éléments supplémentaires : 1) le lien explicite avec les idées mu'tazilites ; 2) le fait que d'autres auteurs auraient tenu le même discours qu'Ibn Ğinnī – ce qui n'a rien de sur-

du rapport entre théologie musulmane (en particulier mu'tazilite) et étude du langage (notamment les argumentations philologiques), cf. aussi Johannes Reinier Theodorus Maria Peters, « La théologie musulmane et l'étude du langage », *Histoire Épistémologie Langage*, 2/1 (1980), p. 9-19.

57 Dans cette même perspective, il est intéressant de lire aussi les propos d'al-Zaġġāġī, *al-Īdāh*, p. 43 : « vous savez bien que [les parties du discours] sont toutes des actions du locuteur, car elles sont discours et prononciation, et le discours, le fait le locuteur, il le crée alors qu'il n'existait pas auparavant : il est donc l'une de ses actions » (*wa-qad* [p. 404] *'alimtum annahā kullahā af'āl al-mutakallim li-annahā kalām wa-nuṭq wa-l-kalām yaf'aluhu l-mutakallim wa-yūġiduhu ba'da an lam yakun fa-huwa fi'l min af'ālihi*) ; cf. aussi Versteegh, *The Explanation of Linguistic Causes*, p. 24 et 36-37. Al-Zaġġāġī n'arrive pas, cependant, à remettre en cause la théorie standard, et notamment la relation entre *'amal* et *i'rāb*.

58 Ibn Ğinnī, *al-Ḥašā'iš*, p. 109-110. Cf. aussi Bohas, Guillaume et Kouloughli, *The Arabic Linguistic Tradition*, p. 58-59.

59 Ibn Maḏā' al-Qurṭubī, *Kitāb al-Radd 'alā l-nuḥāt*, éd. Šawqī Ḍayf, Le Caire, Dār al-ma'ārif, [1988], p. 77.

prenant en soi, mais on peut se poser la question s'il pensait peut-être lui aussi à Quṭrub – ; 3) l'interprétation de la position d'Ibn Ğinnī comme un refus total de la théorie du 'amal⁶⁰.

[p. 405]

3.3 *Ibn Maḍā'* (m. 592/1196)

Le troisième auteur que nous mentionnons est lui aussi très connu, en raison de ses idées révolutionnaires à l'égard de la théorie grammaticale standard⁶¹. Pour résumer très brièvement son approche, Ibn Maḍā' veut alléger le système conceptuel de la grammaire arabe en le débarrassant de tous ses aspects spéculatifs, jugés trop artificiels et non nécessaires, qui ont alourdi cette discipline. L'objectif d'Ibn Maḍā' est, au bout du compte, celui de défendre le texte du Coran de toute interprétation arbitraire (c'est-à-dire non littéraliste, d'après son point de vue), ce que feraient les grammairiens en appliquant, par exemple, la théorie du *taqdīr* qui prévoit de restituer des mots sous-jacents à des fins explicatives. Le premier chapitre de son *Radd* énonce :

Qaṣḍī fi hādā l-kitāb an aḥḍifa min al-naḥw mā yastağnī l-naḥwī 'anhu wa-unabbihā 'alā mā aḡma'ū 'alā l-ḥaṭa' fihī fa-min dālika iddī'ā'uhum [...] anna l-āmil aḥḍata l-i'rāb wa-dālika bayyin al-fasād⁶²

Mon objectif dans ce livre est de supprimer de la grammaire ce dont le grammairien peut se passer et de mettre en garde contre leur consensus [*i.e.* des grammairiens] sur certaines erreurs. Parmi celles-ci, il y a leur allégation [...] que l'opérateur produit la flexion désinentielle, alors que cela est une fausseté évidente.

La toute première théorie qu'il s'attache à démontrer est donc celle du 'amal, et notamment le lien de cause à effet qui existerait entre celui-ci et l'*i'rāb*. Après cette introduction, Ibn Maḍā' cite l'ex-

60 On peut déduire ce troisième point du contexte dans lequel est placée cette citation à l'intérieur du *Kitāb al-Radd 'alā l-nuḥāt*, à savoir au début du chapitre dans lequel Ibn Maḍā' appelle à l'abrogation de la théorie du 'amal : il semble identifier, en Ibn Ğinnī, le premier vrai contestataire de cette théorie.

61 [p. 405] De par ses idées uniques sur la grammaire arabe, l'Andalou Ibn Maḍā' a eu un grand écho depuis la première publication de son traité par Ṣawqī Ḍayf en 1366/1947, alors que son impact semblerait avoir été assez limité sur les autres grammairiens arabes médiévaux. Parmi de très nombreuses études sur ses idées, nous mentionnons notamment deux thèses doctorales qui, à côté d'une traduction du *Kitāb al-Radd 'alā l-nuḥāt*, proposent une analyse détaillée des propositions avancées par Ibn Maḍā' : la première, en anglais, par Ronald G. Wolfe, *Ibn Maḍā' al-Qurṭubī and the Book in Refutation of the Grammarians*, thèse de doctorat, Bloomington, Indiana University, 1984 ; la seconde, en italien, par Marta Campanelli, *Complessità e Astrattezza della Tradizione Linguistica Araba: la Teoria della Reggenza e la Contestazione di Ibn Maḍā' al-Qurṭubī*, thèse de doctorat, Rome, Università degli Studi di Roma « La Sapienza », 2015.

62 Ibn Maḍā', *al-Radd 'alā l-nuḥāt*, p. 76-77.

trait d'Ibn Ğinnī que nous avons rapporté plus haut, nous permettant ainsi d'inférer qu'Ibn Maḍā' considère ce grammairien comme le premier (ou le plus important) à s'être opposé à cette théorie⁶³. Puis il précise :

[p. 406] *Wa-ammā madhab ahl al-ḥaqq fa-inna hādīhi al-aṣwāt innamā hiya min fi'l Allāh ta'ālā wa-innamā tunsab ilā l-insān kamā yunsab ilayhi sār af'ālihi l-iḥtiyāriyya*⁶⁴

En ce qui concerne l'école des gens de la vérité [*i.e.* la théorie orthodoxe], ces sons (*aṣwāt*)⁶⁵ ne proviennent que de l'action d'Allāh, le Très-Haut, et ils sont simplement attribués à l'homme tout comme lui sont attribuées toutes ses autres actions de libre arbitre.

Bien que remarquant une certaine proximité avec Ibn Ğinnī, en raison de leur opposition commune à la théorie standard du 'amal, Ibn Maḍā' veut définir immédiatement aussi la différence majeure qui le sépare de celui-ci : si le premier n'admettait pas l'existence d'un système de règles qui contraindrait la liberté de l'homme et cacherait son rôle dans la création de la parole, le second dénie le système du 'amal parce que celui-ci, élaboré par des hommes et opéré par des mots, limiterait en revanche la toute-puissance divine⁶⁶. Ibn Maḍā' conclut ainsi son chapitre :

*Wa-ammā l-'awāmil al-naḥwiyya fa-lam yaqul bi-'amaliḥā 'āqil lā alfāzihā wa-lā ma'ānīhā li-annahā lā taf'al bi-irāda wa-lā bi-ṭab' fa-in qīla inna mā qālūhu min dālika innamā huwa 'alā waḡh al-taṣbīh wa-l-taqrīb wa-dālika anna hādīhi l-alfāz allatī nasabū l-'amal ilayhā idā zālat zāla l-i'rāb al-mansūb ilayhā wa-idā waḡadat waḡada l-i'rāb wa-ka-dālika l-'ilal al-fā'ila 'inda l-qā'ilīna bi-ha qīla law lam yasūqhum ḡa'luḥā 'awāmil ilā taḡyīr kalām al-'arab wa-ḡaṭṭīhi 'an ratbat al-balāḡa ilā huḡnat al-'iyy wa-ddī'ā' al-naqṣān fīmā huwa kāmil wa-taḡrīf al-ma'ānī 'an al-maqṣūd bi-hā la-sūmiḡū fī dālika wa-ammā ma'a ifdā' i'tiqād kaww al-alfāz 'awāmil ilā mā 'afḡat ilayhi fa-lā yaḡūz ittībā'uhum fī dālika*⁶⁷

63 Cf. aussi Campanelli, *Complessità e Astrattezza della Tradizione Linguistica Araba*, p. 162, n. 7.

64 [p. 406] Ibn Maḍā', *al-Radd 'alā l-nuḡāt*, p. 77.

65 Remarquons qu'ici, pour parler des voyelles finales des mots, Ibn Maḍā' n'utilise pas le terme *i'rāb*, ni aucun autre terme lié à cette théorie (*e.g.* *raf'*, *naṣb*, etc.) comme l'avait fait Ibn Ğinnī, mais il parle tout simplement de « sons ».

66 Campanelli (*Complessità e Astrattezza della Tradizione Linguistica Araba*, p. 163, n. 7) signale, de manière très intéressante, qu'un auteur contemporain en est arrivé à parler, dans le cas d'Ibn Maḍā', de *'āmil tawqīfī* (« opérateur révélé »), cf. Mahdī l-Maḡzūmī, *Madrasat al-Kūfa wa-manḡaḡuhā fī dirāsāt al-luḡa wa-l-naḡw*, Le Caire, Maṭba'at wa-maktabat Muṣṭafā l-Bābī l-Ḥalabī wa-awlādīhi, 1958, p. 260-266 (*non vidi*).

67 Ibn Maḍā', *al-Radd 'alā l-nuḡāt*, p. 78.

Quant aux opérateurs grammaticaux, aucun homme raisonnable n'affirmerait [qu'ils exercent] une action (*'amal*), ni les opérateurs formels ni [p. 407] les opérateurs sémantiques, car ils ne produisent d'action ni par volonté [propre] ni par nature. Et si [quelqu'un] disait que ce qu'ils [*i.e.* les grammairiens] ont dit n'est rien d'autre qu'une manière métaphorique et approximative, c'est-à-dire que ces expressions auxquelles l'action [de l'affectation désinentielle] (*'amal*) a été attribuée, si elles disparaissent, disparaît aussi la flexion désinentielle (*i'rāb*) qui est imputée à [leur action], et si elles sont présentes, est présente aussi la flexion désinentielle (*i'rāb*), tout comme les causes efficientes pour ceux qui en parlent. On répondrait : si le fait d'en voir des opérateurs ne les avait pas conduits à altérer le parler des Arabes (*kalām al-'arab*) et à le déplacer du degré de l'éloquence à celui d'imperfection de l'expression, à alléguer des lacunes en ce qui est complet, à détourner les sens de ce qui est [réellement] entendu, ils auraient été excusés. Mais puisque leur croyance que les expressions peuvent [exercer] des actions les a amenés jusqu'où ils sont arrivés, il n'est pas possible de les suivre.

On reconnaît très bien, ici, toute la force révolutionnaire⁶⁸ d'Ibn Maḍā'. Ses arguments et ses positions théologiques zāhirites⁶⁹ l'amènent à un refus de la théorie du *'amal* encore plus total et catégorique que celui d'Ibn Ğinnī : alors que ce dernier avait au moins admis l'utilisation métaphorique de la catégorie des *'awāmil* comme convention spécifique des grammairiens, Ibn Maḍā' désapprouve même cette possibilité.

Dans le reste de son ouvrage, même s'il reconnaît l'existence de désinences casuelles et modales en arabe (il ne peut certainement pas faire autrement du moment qu'elles se trouvent dans les lectures coraniques et, par la suite, dans les manuscrits du Coran) et il ne renie pas les règles basiques du fonctionnement grammatical de la langue, Ibn Maḍā' s'attache néanmoins à critiquer d'autres principes de la théorie grammaticale arabe, notamment deux autres éléments qui concourent au fonctionnement de la théorie classique de *i'rāb* : *taqdīr* et *iḍmār*. Sans oublier aussi que sa critique des justifications grammaticales (*'ilal*) et du raisonnement analogique (*qiyās*) finirait par priver les grammairiens des instruments qui leur permettent de structurer leur théorie et, surtout, de la rendre cohérente.

Les positions d'Ibn Maḍā' étant déjà bien connues aux lecteurs de cet article, je me suis donc contenté d'en reprendre quelques points clés. Cependant, [p. 408] ces différentes critiques – régulièrement reprises dans les débats autour de la simplification de la grammaire arabe à partir de la

68 [p. 407] Ou devrait-on parler plutôt de réactionnaire ?

69 À propos de l'influence de l'école zāhirite sur les idées grammaticales d'Ibn Maḍā', cf. Kees Versteegh, « Ibn Maḍā' as a Zāhirī Grammarian », dans *Ibn Ḥazm of Cordoba: The Life and Works of a Controversial Thinker*, eds Camilla Adang, Maribel Fierro et Sabine Schmidtke, Leyde-Boston, Brill (« Handbook of Oriental Studies. Section 1, The Near and Middle East », 103), 2013, p. 205-231.

deuxième moitié du xx^e siècle⁷⁰ – n'avaient pas été menées au bout du raisonnement : Ibn Maḍā' ne le dit pas explicitement non plus, mais si le *ʿamal* est une hérésie, le *taqdīr* et l'*iḍmār* non nécessaires, et le *ta'līl* (« raisonnement grammatical ») absurde... la théorie de l'*i'rāb* comme système linguistique ne tient tout bonnement plus debout !

4 Conclusions

L'existence de l'*i'rāb* est donc réelle comme artefact grammatical et comme idée sur la langue, soutient Sartori⁷¹. Si cette affirmation est tout à fait correcte aujourd'hui, nous ajouterions, en revanche, que ces deux éléments ont très bien pu être remis en cause dans le passé. Notre objectif n'était pas de (re)faire la grammaire de l'arabe, mais de décrire les idées de ceux qui l'ont faite, d'autant plus que c'est dans leurs écrits que ces deux sens d'*i'rāb* trouvent leur origine. Pour cela, nous nous sommes intéressé à ces auteurs qui, de l'intérieur de la tradition grammaticale arabe, se sont explicitement opposés à la théorie standard de l'*i'rāb*.

Trois auteurs sont, en effet, intervenus sur la question. Quṭrub propose une théorie alternative (voyelles d'*i'rāb* comme phénomène prosodique) qui semblerait être, en réalité, le fruit d'un désaccord initial sur le principe basique de fonctionnement du système de l'*i'rāb* : pour lui, il ne peut pas y avoir de règles fixes, car l'homme est libre de choisir les voyelles finales qu'il préfère. Sa position est reprise presque deux siècles plus tard par Ibn Ğinnī, qui essaie néanmoins de conjuguer le principe de la liberté de l'homme dans ses actions – le langage en étant une – et la théorie grammaticale standard : le concept de *ʿāmil* (opérateur, à entendre comme cause de l'*i'rāb*) peut être utilisé en grammaire comme un outil conventionnel et métaphorique d'explication, mais le vrai agent de la production des voyelles finales est uniquement le locuteur. Ces deux positions sont reconnues par Ibn Maḍā' (explicitement au moins [p. 409] pour la deuxième) comme étant issues d'orientations mu'tazilites : ce dernier reprend leur argumentation sur l'impossibilité d'une relation de cause à effet entre *ʿāmil* et *i'rāb*, mais il s'en distingue non seulement pour le refus total de

70 [p. 408] Au sujet de l'influence exercée par Ibn Maḍā' sur ces débats, cf. Wolfe, *Ibn Maḍā' al-Qurṭubī and the Book in Refutation of the Grammarians*, p. 125-142 et, pour une réflexion plus générale sur la question, Yasir Suleiman, « Arabic Language Reforms, Language Ideology and the Criminalization of Sibawayhi », dans *Grammar as a Window onto Arabic Humanism: A Collection of Articles in Honour of Michael G. Carter*, édés Lutz Edzard et Janet Watson, Wiesbaden, Harrassowitz, 2006, p. 66-83.

71 Sartori, « Inflectional Endings by Means of Short Vowels among Arab Grammarians », p. 142-143.

la théorie du *'amal* (y compris pour de simples raisonnements grammaticaux), mais surtout parce que pour lui, issu de l'école littéraliste zāhirite, le seul vrai agent ne peut être qu'Allāh⁷².

On l'aura compris : du moment où l'*i'rāb* devient un *credo*, il finit par questionner tous les principes et les courants qui relèvent au premier chef de la théologie. Si ces trois auteurs s'y opposent, c'est parce que la théorie de l'*i'rāb*, couplée à celle du *'amal*, impose un cadre trop rigide avec un fonctionnement et des règles bien définis. Et là, ce sont les extrêmes qui se touchent⁷³, deux courants qui se rejoignent dans leur opposition à la théorie classique du *'amal* (et, par conséquent, de l'*i'rāb*⁷⁴) mais pour deux raisons diamétralement opposées : d'un côté, le courant mu'tazilite voit l'homme libre dans ses actions et créateur de sa parole, n'admettant donc pas de contraintes à sa liberté (et à sa responsabilité) de choisir ; de l'autre côté, le courant zāhirite n'admet pas l'explication classique du *'amil* imposant un certain *i'rāb*, car le seul agent est Allāh et toutes les actions de l'homme sont préétablies par lui. Le fait que l'*i'rāb* devient un *credo* finit par lui nuire aussi en tant qu'artefact grammatical : puisque les prémisses théoriques de son fonctionnement ne sont plus acceptables, la théorie telle qu'elle a été élaborée doit être remplacée (Quṭrub), amendée (Ibn Ğinnī) ou supprimée (Ibn Maḍā').

Pour des raisons extralinguistiques qui relèvent du domaine religieux, même la réalité des deux valeurs présentées par Sartori peut finir par être remise en cause. Il s'agit là d'un témoignage ultérieur du lien étroit qui existe entre langue et théologie dans la culture musulmane. Hier comme aujourd'hui, *mutatis mutandis* : lorsque des réformes touchant au statut de la langue arabe sont proposées, les arguments religieux prennent toujours une place centrale dans les débats...

72 [p. 409] Il est fort révélateur de remarquer que ces trois théories ne sont pas enregistrées dans des textes *de* grammaire, mais dans des traités *sur* la grammaire : leur caractère anticonformiste ne leur permettait pas d'être mentionnées dans des traités grammaticaux "orthodoxes".

73 Cf. aussi Versteegh, « A Dissenting Grammarian », p. 421.

74 Nous rappelons ici que *'amal* et *i'rāb* sont deux faces de la même médaille : on ne peut pas *a priori* en détruire un côté sans en endommager aussi l'autre.